

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 9 (1979)
Heft: 9

Rubrik: Chercher l'espoir... : les Cages dorées

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chercher l'espoir...

Maurice Métral



Un récit inédit
de Maurice Métral

Les Cages dorées

Dès que Mathilde eut disparu, emportée par une tumeur maligne, son époux, Jean, qui venait d'être mis à la retraite prématurée à cause d'un chômage alarmant, se sentit soudain désespéré. L'appartement vide n'avait plus d'âme. Il y errait comme une souffrance. Cherchait la présence de Mathilde dans les objets, les habits, dans l'album où, souvenirs emmêlés, leur vie était racontée au long des âges.

Les enfants, Jean en possédait trois : deux filles, Cécile et Arlette, et un garçon, Christophe. Cinq ans de différence entre l'aînée, Cécile, et le cadet. Tous mariés. Confortablement installés. Des couples communs, avec deux enfants, programmés par une société permissive... A la mort de leur mère, ils se regroupèrent autour du père. Surtout durant les jours du premier deuil. Belle-fille et beaux-fils bien en place, dignes. Les gosses étaient par trop jeunes pour comprendre. L'âge de l'innocence les plaçait au-dessus de la douleur. L'univers des autres n'existait que par rapport à eux-mêmes. Uniquement !

Un mois plus tard, Jean se rendit chez son fils. Sa première sortie ! Il avait besoin de parler à quelqu'un. Seul, il ne lui était plus possible de vivre. Et surtout seul, avec l'atmosphère de son épouse autour de lui. De plus, il n'était pas un homme d'intérieur. Et sa lassitude écartait le moindre effort. Il mangeait et buvait en dehors des repas, à froid. Le jour et la nuit se confondaient. Le sommeil tombait sur lui en dehors des habitudes.

La femme de Christophe, Juliane, sut, dès qu'elle le vit, que quelque chose ne jouait pas. Cela l'agaçait. Un jour ouvrable, elle aurait pu dire que Christophe était sorti. Mais un dimanche... Elle le fit entrer poliment au salon, appela son mari, qui regardait la télévision avec les gosses — deux et trois ans — dans la salle de jeu. On disait plus facilement le *living*... Christophe arriva en pyjama. Ou plutôt : en training, ébouriffé, en disant :

— Tiens, papa... tu veux voir le film...

— Non, merci.

Il s'assit dans un fauteuil en soupirant. Christophe remarqua son mauvais teint, son œil torve, mais n'en laissa rien paraître.

— Tu prends un verre ?

— Volontiers, si tu as quelque chose d'ouvert...

Christophe alla dans la cuisine. On l'entendit qui débouchonnait une bouteille. Il revint en marmonnant :

— J'ai trouvé un bon Fendant à un prix populaire... Un copain qui encave lui-même... Avant je prenais de l'étranger... Le Beaujolais est à un prix abordable... Tout de même, c'est pas croyable : les pinards français meilleur marché que les nôtres... Et en mangeant, ils sont plus francs... Surtout les rouges... Santé !

— Santé !

Ils burent en silence.

— Vraiment, tu ne veux pas voir le film ?

— Non...

— On dirait que ça ne va pas très fort...

— Pas très, tu as raison...

— Tu as revu Cécile et Arlette ?

— Un coup de téléphone, oui... Pour le reste, elles ont leur ménage... Toi...

— C'est vrai : je ne t'ai pas même lancé un coup de fil...

— Pas ça que je voulais dire, toi c'est pareil... tu as ton ménage et, en plus, ton boulot...

Ils burent de nouveau, sans se regarder.

— Tu sais, Christophe, seul, ce n'est plus possible... Plus dans cet appartement !

— Ben, change !

— Changer, c'est bien joli, mais pour un homme, un appartement, c'est pas l'idéal... J'ai pas été habitué... Je sais rien faire... Et puis je n'ai plus envie de faire quelque chose...

— Tu as bien des copains... Tu avais ce café... où tu faisais ta partie de cartes quotidienne... Même que maman rouspétait, parfois...

— Ça ne me dit plus rien les cartes... Avant, c'était différent, elle m'attendait à la maison...

Christophe se gratta la nuque.

— Si on avait de la place, on te prendrait chez nous...

Il mentait. La place s'y trouvait. Mais sa femme ne voulait pas. On en avait parlé. Et c'était le même cas chez Cécile et Arlette. Le père fumait trop. Il buvait trop. Et qu'est-ce qu'il ferait toute la journée ? Non, les enfants ne procédaient plus de cette façon. C'était valable autrefois, quand subsistait, chez les paysans, la maison familiale. Plus aujourd'hui, dans le cadre étroit et intime de l'appartement locatif. Et puis, chacun, en son for intérieur, se disait : « Pourquoi moi ? »

Forcément, Jean était en mesure de payer le gîte et le couvert. Il pouvait s'entretenir décemment. Mais il ne laisserait rien de plus, sinon des embarras. On avait bien évoqué, entre enfants, la possibilité d'un tournus, comme en politique, chacun l'aurait ainsi hébergé à tour de rôle. Mais on craignait qu'une fois chez l'un, le père s'y attacherait et ne désirerait plus repartir.

— Pour la place, je comprends... Un vieux, c'est jamais bon pour les enfants... Enfin, on le pense...

— T'es pas vieux...

— Oh, tu sais, c'est tout comme... dès qu'on vous met à la retraite, c'est la vieillesse... Je suis d'ailleurs payé comme un vieux !

— Ben qu'est-ce que tu aimerais ?

— Justement, je suis venu pour avoir ton avis... J'ai la tête vide... Christophe remplit les verres et regarda vers la fenêtre pour suggérer :

— Pour les gens d'un certain âge, à présent, on construit de vrais paradis... Rien à voir avec les asiles d'autrefois ! A ce stade, les problèmes sont résolus... On reforme une autre société, sans soucis... Tous les jours les vacances !

— C'est peut-être trop... Moi, en vacances, je me suis toujours embêté...

— Oh ! il y a aussi de l'occupation dans ces maisons-là : des ateliers, des classes de bricolage... Si tu veux, samedi prochain je t'en ferai visiter une... Je la connais : j'y ai travaillé à son aménagement intérieur ! Mieux qu'ici... Beaucoup mieux !

Jean termina son verre.

— Ça ne presse pas... Faut que je règle d'abord le cas de mon appartement... Je vais en parler à la régie... Si on est d'accord de résilier mon bail, on pourrait aller voir ta maison... Sinon, faudra que je me trouve un locataire...

— Au prix que tu paies ton loyer, t'auras le choix... Je m'occupe de l'annonce d'accord?

— Attends un peu: y a les habits de ta mère, ses affaires...

— Donne-les à la Croix-Rouge. C'est courant, tu sais...

— J'avais pensé que Cécile ou Arlette, ou ta femme...

— Mieux pas! La Croix-Rouge, c'est fait pour ça... Et on vient à domicile, sans frais...

— Et le reste, les meubles?

— On passera voir, avec Cécile et Arlette. Mais le mieux est de se mettre en rapport avec un commerçant qui prend le tout, en bloc... Pour ça aussi je peux m'occuper...

— J'aimerais quand même garder quelques bricoles...

— Ça, c'est facile! Dans la maison dont je te parle, chaque pensionnaire peut meubler sa chambre avec ses affaires... Tu vois, on a même prévu cette clause...

Jean tira de la poche haute de son veston un cigare dont il creva l'embout avec les dents. Il l'alluma, aspira la fumée, la rejeta par saccades, puis:

— Ben on ira jeter un coup d'œil à ta maison... C'est où, au juste?

— Dans la banlieue. En pleine verdure, évidemment! Au besoin, on pourrait t'aider...

— Nous avons mis, Mathilde et moi, quelques sous de côté... Ça ira très bien!

Il ôta son veston, de plus en plus à l'aise.

— C'est quoi, ton film?

— Un western...

— Drôlement intéressant, on n'entend plus les gosses!

— Juliane les tient...

— Pourtant, à cet âge, les images, ça doit leur paraître absurde...

Il leur faut du mouvement, de l'action... bouger, quoi!

— Penses-tu, ils comprennent déjà...

— Ça me paraît un peu tôt, surtout que la télévision diffuse pas toujours l'important... Mathilde disait même que certains films la dégoûtaient...

— Les gosses, ça s'habitue! Tu prends encore un verre? Il en reste tout juste la moitié chacun...

Ils reburent, sans apprécier, de concert.

— Tous les dimanches, vous regardez la télévision?

— Cela dépend du programme... Les gosses et moi, on a un faible pour les westerns et les dessins animés. Juliane, quand c'est possible, opte pour les chansons...

— Et vous partagez toutes les images en famille?

— Pas de problèmes pour les gosses. Ils sont trop jeunes pour comprendre... Ils aiment ce qui bouge et les couleurs...

— La pêche, ça ne te dit plus rien?

— Si mais Juliane tient à ce que je m'occupe des enfants... Chacun sa corvée! Remarque que le matin, parfois, je mouline toujours... Mais ça mord de moins en moins fort et la cohue augmente... Alors les poissons deviennent plus malins, ou plus rares...

— Et Cécile... et Arlette?

Elles, le dimanche, elle roulent en bagnoles pour aller se vautrer en forêt... en groupes! Mais s'il pleut, elles font comme nous... et lorsque je dis *elles*, je parle des hommes aussi... Le père joua avec son cigare, le fit brasiller. Comme il stagnait dans un silence gênant, Christophe dit:

— Tu n'as jamais été pour la télévision, alors tu as de la peine à comprendre, hein?

— On se contentait d'un petit poste en noir/blanc, ta mère et moi. Et on choisissait soigneusement le programme, après s'être concertés. On préférait la lecture, la partie de cartes... Pendant le week-end, on sortait: la pêche, les promenades dans la nature pour récolter les tisanes, ou les champignons... On prenait le train...

— C'est vrai: on se voyait peu, le dimanche...

— Ça, c'est dommage! Et Mathilde le regrettait! Mais elle avait compris que c'était «chacun pour soi».

— On aurait pourtant eu du plaisir à vous recevoir plus souvent...

Cette fois, le père appuya son regard sur le fils:

— Tu crois vraiment?

— Ben... oui!

— Toi, peut-être, mais ta femme! Les parents, c'est... de trop!

Juliane poussa la porte pour demander:

— Vous voulez boire quelque chose?

— Non, c'est fait, répondit Christophe.

Jean consulta la bouteille vide et sourit. Juliane referma la porte sur une foire de cris.

— Je vais te laisser... soupira le père. Il enfila son veston, reluqua sa montre. Christophe ne le retint pas.

— Je m'occupe, pour ton appartement!

— Oh, ne te dérange pas! Enfin, seulement pour l'annonce...

— Je viens, samedi... pour la *Résidence*...

— Si tu veux... Tiens, on appelle ça une *résidence*... Ça change évidemment avec l'*asile*!

— Toutes sont des résidences! Celle que nous allons voir, dans l'intimité porte un nom; «Les primevères».

— Moi, j'aurais choisi «Les chrysanthèmes».

— Et pourquoi?

— Ben l'âge c'est plus en rapport avec les saisons, non?

Ils rirent en se levant.

Juliane vint le saluer sur le seuil. Les gosses se montrèrent craintivement. Ils se replièrent toutefois avant que Jean eût pu les bien distinguer.

— On dirait que je leur fais peur...

— Non, c'est à cause de la panthère rose... Je veux dire: les bandes dessinées...

— Bon ben, à samedi!

Jean respira mieux dans la rue. Il transpirait. Un moment, il voulut se rendre chez Cécile. Puis il renonça, persuadé que, par ce beau temps, elle était en rôde...

Les trottoirs étaient chauves. La ville exsangue de toute vie. Les gens se trouvaient-ils tous à la campagne, ou terrés dans leurs appartements, rivés à la télévision, passifs et amorphes, drogués d'images?

Quelques vieux sur les bancs publics d'un parc. Immobiles, en statues. Il évita l'endroit. Les bancs l'angoissaient. Attiré vers eux, il résistait. Non, il ne finirait pas dans cette immobilité inutile où les âges meurent sur la même image.

Il entra dans un café, commanda un ballon. La patronne vint poser le verre sans un mot. Trois jeunes dépenaillés mangeaient du pain et du saucisson



Sans paroles.
(Dessin de Moese-Cosmopress)

dans un coin, autour des bières. La télévision débitait son programme à la salle vide. Le poste haut perché fonctionnait pour rien. Les jeunes préféraient le pain et la bière, leurs rires, leurs mots. Même que l'un d'entre eux, une fille, s'esclaffa :

— On pourrait nous épargner ce machin-là ! Cette télé, elle me casse les bonbons !

— C'est le gadget des *vieux* ! sirota un gars chevelu.

Jean laissa la monnaie sur la table et sortit. Ce mot de *vieux* le harponnait...

Il susurra tout haut dans la rue :

— Le gadget des vieux... tout de même...

Il pensa à son fils, à ses filles, et souleva les épaules, désabusé.

Il musarda d'une rue à l'autre sans trop savoir où aller, ni ce qu'il voyait. Il baignait dans le flou, le vague. La chaleur et les pensées l'écrasaient. Dès qu'il apercevait quelqu'un, il changeait de trottoir.

Chez lui, il reprit du vin, avant de s'installer sur une chaise dans le petit salon, en face du poste de TV. Non, il ne regarderait plus l'écran. Il était vieux... Un vieux poste, comme un vieil homme... Ses yeux coulèrent sur le divan. Le meuble le suivrait, c'était sûr ! C'était un meuble pour deux. Une place, comme la moitié d'une tombe, ne lui appartenait déjà plus...

On l'arracherait certes ! toujours aux murs usés par les mains, aux planchers poncés par les pieds, à l'air respiré pendant des années, au paysage offert par le balcon et sans cesse renouvelé par les saisons, les humeurs du temps, l'alternance des jours et des nuits...

Une question de musique également : les pas, les notes produites par les déplacements, le feulement du vent faisant couiner les lamelles des stores.

Et pourtant, il ne pouvait plus supporter l'endroit. Ce qui avait enrichi le partage, l'échange, la communication répudiait toute solitude.

Un seul regard à l'armoire close qui contenait les habits de son épouse lui déclenchait une souffrance atroce. Il ne prolongerait plus cette épreuve. Son fils avait probablement raison : l'asile valait mieux. Là, au moins, il vivrait en communauté, en harmonie avec des gens de son âge. L'oubli surviendrait de ce changement radical. Mais à cette image réconfortante se superposait la toile grise d'un univers concentrationnaire pour vieillards. Cimetières pour vivants ! Non, il exagérerait...

Il n'ouvrit plus la télévision, se contentant de parcourir les journaux et d'ouïr les actualités à la radio...

L'après-midi, il répétait une promenade en ville. D'instinct, sans y songer. Dès lors, ses pas le conduisaient dans les mêmes rues, sur la même rade. Il stationnait aux mêmes endroits. Pareil à un bus, à une chose...

Parfois, des gens le reconnaissaient. Il les saluait, visiblement contrarié par un lambeau de conversation qui le harassait. Pourquoi ces mots inutiles, banals, rituels ?

Le mercredi, il reçut la visite d'Arlette, espiègle et sauvagonne à la fois. Il crut que son rire allait déteindre sur lui.

Mais il déchanta, lorsqu'il l'entendit :

— Je vais jeter un coup d'œil, des fois que je pourrais prendre quelque chose qui me plaît... Christophe m'a fait part de ta décision... C'est très bien ! Tu y seras mieux aux *Primevères*... Tu as une drôle de chance, tu sais... La maison est formidable !

Il la regarda ouvrir les armoires, fouiller dans les tissus, fouailler dans les tiroirs. Elle sortait au jour des vêtements, les étalait sur sa poitrine, jetait les uns sur la table, remettait la plupart, en vrac, là où elle les avait pris. Puis elle avisa les bibelots, en préleva quelques-uns.

— Bon, si ça ne te fait rien, je vais emporter ça...

Au même moment, la porte s'ouvrit et Cécile parut, effarouchée vis-à-vis de sa sœur :

— Qu'est-ce que tu fabriques-là ?

— Tu vois, papa m'a offert ces bricoles... Tiens, Christophe t'a aussi téléphoné ?

— Normal, non ?

— Si tu veux... Et tu as eu la même idée que moi, on dirait ?

Jean, atterré, s'était assis dans le fauteuil. Son regard errait, désespéré, sur ses deux filles, dont l'agressivité se lisait sur les traits ramassés, crispés.

— On ne va pas le dépouiller comme ça... dit Cécile. Et puis, tu n'as pas le droit... Nous sommes trois !

Arlette parut outrée.

— Mais Christophe m'a affirmé que je pouvais... Papa, du reste, est d'accord ? Il vaut mieux qu'on prenne certaines choses plutôt que de les solder à un escroc...

Jean se leva, soudain autoritaire.

— Ecoutez, toutes les deux, vous n'allez pas vous chamailler pour une bagatelle... C'est vrai, je suis allé voir Christophe avec l'idée de vous offrir les affaires de votre mère... Mais il m'a dit que c'était mieux de vendre en bloc... Bien sûr, je préférerais que vous conserviez ces habits... mais à la condition que vous vous accordiez pour le choix... Je ne veux pas de scène de ménage !

Arlette se radoucissait la première.

— On est là pour s'arranger, n'est-ce pas Cécile ?

— Puisque tu le dis... Bien que, à voir ce que tu as déjà choisi...

Jean les interrompit :

— Laissez ça ! Bon, ben, mettez-vous d'accord... mais seulement pour les affaires de maman ! Le reste, je garde !

— Les bibelots aussi ? quêta Arlette.

— Les bibelots aussi.

Les deux filles opérèrent le tri. Jean les écouta marchander, un brin écœuré. Elles emportèrent une partie de la garde-robe et du linge dans des cartons. Et empilèrent le reliquat dans un sac en plastique.

— Ça, tu devrais offrir à la Croix-Rouge... On pourrait le remettre en passant au centre de ramassage...

— Ben faites-le !

Elles s'assirent un moment pour interroger leur père sur son avenir. Il ne dit rien de définitif. Une seule hâte : les voir partir...

Quand il fut seul, il ne put empêcher un grand désarroi de l'envahir. Était-ce cela une famille ?

Le samedi, Jean et son fils visitèrent la résidence des *Primevères*. L'immeuble était moderne, propre. Mais il n'y régnait pas la chaleur escomptée. Une vieillesse terne coulait dans les salles. Des visages tristement flétris. La solitude gisait surtout dans les regards. Lueurs éteintes à moitié. Couleurs émoussées. Et les gestes, partout, étaient las, gourds, comme rouillés par une oisiveté corrosive.

Ils se renseignèrent auprès de la Direction sur les conditions d'hébergement. Christophe était certain que son père se déciderait sur l'heure. Mais celui-ci demanda un temps de réflexion.

Au-dehors, il osa même prétendre :

— C'est beau mais c'est sombre, comme un zoo... Je n'ai pas entendu le moindre éclat de rire...

— Tu sais, on peut rigoler pour des bêtises...

— Certes ! mais on rigole... Faut que j'attende un peu... Je me sens pris au dépourvu...

— Tu décides !

— Après tout, je ferai peut-être bien de rester dans mon appartement et de me mettre à faire sérieusement le ménage...

Ils partagèrent trois décisis dans un café populaire.

— Tu me tiendras au courant de ta décision ? dit Christophe.

— C'est ça...

Quinze jours plus tard, n'étant pas parvenu à s'adapter à sa solitude, Jean téléphona à son fils pour le prier d'entreprendre les démarches nécessaires pour faciliter son entrée à la

résidence «Les Primevères». Mais il insista pour qu'on lui accordât le privilège d'emporter ses meubles.

Le mois suivant, il était installé à la chambre 313 du confortable édifice. A sa gauche, un vieillard atteint de surdité; à sa droite un nonagénaire qui ne quittait plus le lit.

Ses enfants lui firent une visite le dimanche, répétant la chance qu'il avait de se trouver dans cette somptueuse demeure. Ils se promen  rent à travers les pelouses, sous les grands arbres feuillus.

— Moi, si je pouvais finir mes jours dans un endroit pareil, je serais aux anges... hasarda Arlette.

Cécile approuva du chef. Christophe se contenta d'ajouter:

— Sans doute te faudra-t-il un peu de temps pour t'accoutumer...

Jean ne disait rien. Il se sentait seul, orphelin, avec une irrésistible envie de pleurer. Il regrettait son appartement, les images familières...

Ses enfants le quittèrent en fin d'après-midi en lui promettant de revenir le dimanche suivant. Mais personne n'y retourna. Il est vrai que le jour ensoleillé offrait d'autres possibilités...

Jean tenta de se rapprocher de ses voisins pour échanger une conversation. Mais chacun paraissait s'être refermé sur lui-même. Chacun ne songeait qu'à regagner sa chambre ou le parc. Là, les bancs étaient formés: deux ou trois «vieux» qui se connaissaient bien, que l'habitude avait repris et restitués à l'espoir.

Jean renouvela une promenade du côté de son ancien appartement. La porte avait été repeinte et un nouveau nom avait effacé le sien. Il n'appartenait plus à ce décor qu'il avait animé, avec son épouse, pendant 27 ans. Non, plus du tout!

Le dimanche suivant, Christophe lui lança un coup de fil pour prendre de ses nouvelles. Ce fut laconique et froid.

Le mercredi, Arlette, de passage, lui apporta quelques fruits. Avant de partir, elle se ravisa:

— Ah! j'oubliais les bulletins de la Loterie    numéros... Je les ai laissés dans le cornet...

Elle s'empara des formules roses et, malicieusement, en tendit une à son père, en disant:

— Tu devrais essayer...   a ne coûte que 4 francs... la moitié...

Comme son père ne bougeait pas, elle laissa la fiche sur la table.

— La chance... moi, j'y crois!

Elle referma la porte sans autre.

Après être sorti sur le balcon, Jean revint dans sa chambre, prit le formulaire rose, l'examina, puis sourit.

— Après tout, pourquoi pas...

Il remplit les six cases r  glementaires des quatre grilles et alla porter le bulletin, le lendemain, au kiosque le plus proche. Mais, au lieu d'avoir inscrit son nom sur le talon, il avait libellé l'adresse de *Terre des Hommes*. Savait-il pourquoi? Non! C'était quel-qu'un d'autre, en lui, de souverain, qui l'avait inspiré, guidé.

Il sut le samedi soir qu'il avait fait six et, le mardi, que, unique gagnant, son bulletin rapportait Fr. 480 000.-. Il en informa aussitôt ses enfants qui rappiqu  rent sur-le-champ, radieux, empressés, tournant dans la chambre avec des attentions particulières. On s'apercevait, du coup, qu'un père existait et qu'il jouait, pour chacun d'eux, un rôle important, déterminant.

On attendait cependant qu'il veuille bien leur montrer le fameux talon, sans toutefois oser le lui réclamer.

Déjà, ils avaient fait des projets et s'étaient concertés à ce sujet. Un bon tiers au fisc... que l'on pourrait réclamer en prouvant des dettes fictives... De toute manière, il en restait suffisamment pour changer de voitures, d'appartements...

— Tu sais, papa, je crois que, ici, tu t'ennuies... avança Cécile. Je te propose de venir chez nous... du moment qu'on espère louer un appartement plus grand...

Le père les laissa parler, hypothéquer leur avenir. Puis, soudain, il tendit à son fils le coupon du jeu, en disant:

— J'ai pensé à *Terre des Hommes*... j'ai bien fait, n'est-ce pas?

Livide, Christophe transmit le talon à ses sœurs. Ce fut la consternation générale.

— C'est honteux! geignit Arlette. Honteux... proprement honteux!

Cécile avait la gorge sèche, fascinée par le talon, qu'elle abandonna sur la table.

Ils repartirent sans un mot, laissant la porte ouverte.

Jean, alors, se sentit mieux.

Il se mit même à rire.

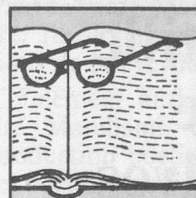
Et son rire lui échappait, malgré lui...

Le lendemain, il alla au si  ge de *Terre des Hommes* pour remettre à son directeur le talon gagnant. D'une confiance à l'autre, on connut ainsi, à l'Institution, ses problèmes. Jean fut finalement affecté à l'œuvre et recouvra, dans son travail bénévole, une éclatante raison de vivre.

L'amour du prochain le recréait...

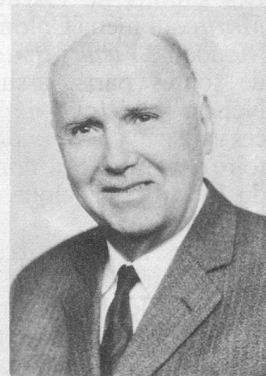
Et il avait besoin d'amour lui qui, depuis longtemps, avait perdu celui de ses enfants...

M. M.



Bibliographie

Jules Reymond et Maurice Bossard:
Le Patois vaudois, Editions Payot,
Lausanne



M. Jules
Reymond:
« Je me suis
mis à l'étude
du patois
   ma retraite
en 1964
et il a meublé
mon existence
depuis lors »...

Contrairement à ce que croient à tort beaucoup de personnes, le patois n'est pas une altération du français: il est issu du latin populaire.

Le patois vaudois n'est pas une langue morte. Il revit dans la bouche et les écrits de ses défenseurs. Le mot patois vient du bas latin «patriensis» qui signifie: du pays paternel. Notre patois est donc bien à nous. C'est pourquoi il faut souvegarder ce véritable patrimoine.

Un livre consacré à l'analyse et à une étude fouillée du parler de nos pères manquait dans les bibliothèques des Vaudois. Cette lacune est comblée. M. Jules Reymond, président de l'Association vaudoise des amis du patois, fait paraître aux Editions Payot, en collaboration avec Maurice Bossard, professeur de français médiéval à l'Université de Lausanne, un glossaire complet de l'héritage linguistique que nous ont légué oralement nos ancêtres.

Le «Patois vaudois» est à ce jour le seul ouvrage présentant d'une manière complète la grammaire du «vieux langage». Le vocabulaire rassemble des formules et des termes fréquents en patois. A ces deux parties s'ajoutent des éléments de phonétique et un chapitre de proverbes et dictons.

Un volume de 264 pages, Fr. 34.-. Pour plus d'informations, téléphonez au écrivez à M. Jules Reymond, 1026 Denges. Tél. 021/71 39 95.